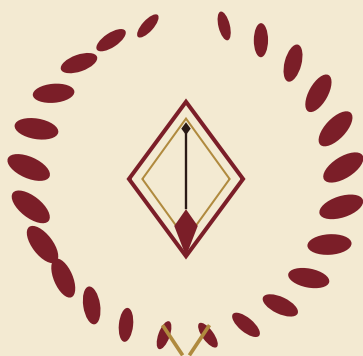


UCHRONIE ROMAINE

FABER AU SÉNAT

uchronie romaine
de la dette, de la monnaie et de la confiance

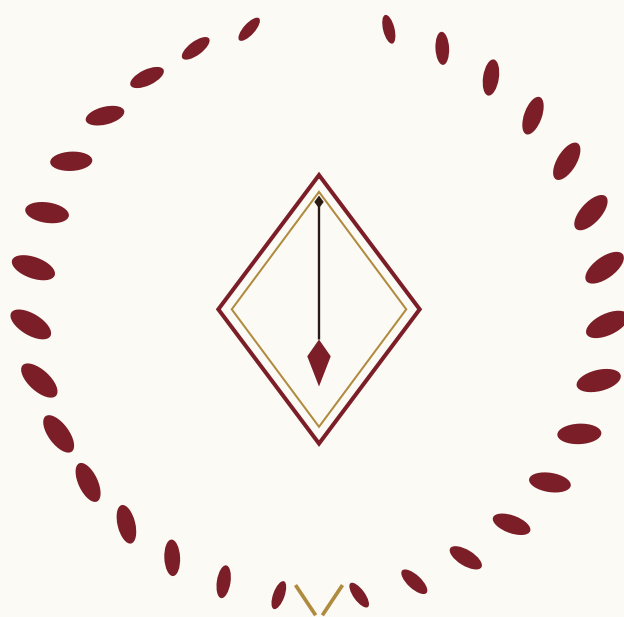


faber est suae quisque fortunae

— chacun est l'artisan de sa fortune —

ÉDITIONS LRM · HELHEREM

FABER AU SÉNAT



faber est suae quisque fortunae

— chacun est l'artisan de sa fortune —

U C H R O N I E R O M A I N E

FABER AU SÉNAT

de la dette, de la monnaie et de la confiance

HELHEREM



ÉDITIONS LRM

Château d'Éoulx, Castellane · MMXXVII

Faber au Sénat — uchronie romaine.

De la dette, de la monnaie et de la confiance.

*On suppose une Rome qui aurait connu la dette publique
et les banques. Le reste est d'époque.*

© MMXXVII Helherem. Tous droits réservés.

Éditions LRM — Château d'Éoulx, Castellane.

*Les magistrats de cette séance sont des masques :
toute ressemblance serait le fait du lecteur.*

Composé en EB Garamond. Chiffres arrêtés à l'été 2026
(Insee, DGCCRF), transposés en proportions romaines.

ISBN 978-2-490000-43-4

Achevé d'imprimer aux ides de Mars.



On suppose une Rome qui aurait connu, comme nous, la dette publique et les banques : l'aerarium emprunte aux argentarii ; la République paie des intérêts ; les cités du monde servent de précédents qu'on invoque à la tribune. Le reste est d'époque.



Les Pères conscrits



FABER — *homo novus*, sans aïeux ni statues au Forum. Ingénieur des camps, bâtisseur d'aqueducs, élevé au Sénat par la seule estime de ceux qui l'ont vu travailler. Parle peu, cite juste, ne ment pas.

SCAURUS — le consulaire. Deux fois consul, il défend son bilan comme on défend une villa lézardée : en repeignant la façade. Sa devise : *j'ai géré*.

PISON, dit Frugi — le censeur de l'*aerarium*. L'austérité faite homme. Voit dans chaque dépense une débauche, dans chaque déficit une impiété. Couperait volontiers l'huile des lampes du Sénat.

SÉJANUS — le préteur aux gardes. Recensements, délateurs, tessères, registres : pour lui, un citoyen non fiché est un crime en sursis.

CLODIUS — tribun de la plèbe. Promet le blé gratuit et l'abolition des dettes. Juste sur la faim du peuple, faux sur son remède.

CRASSUS — le plus opulent des Pères. Latifundia à perte de vue, esclaves par milliers, prêteur à ses heures. Il s'est enrichi du malheur des autres et nomme cela du mérite. Pour lui, si le pauvre est pauvre, c'est qu'il est paresseux.

LA FAMA — la Rumeur du Forum : graffitis, bruits sous les Rostres, murmures des tavernes. Ne colporte pas ce qui est vrai, mais ce qui court. C'est elle qui fait pencher les voix.

LE CONSUL — préside la séance, tient la clepsydre, donne et retire la parole.

TIRON — le scribe public. Consigne tout, ne juge rien à voix haute. Aura le dernier mot.

Dans la Curie, une lampe de bronze file et charbonne. Un seul y prendra garde.



Prologue — La Fama, aux Rostres



Le Forum, à la nuit tombante. Sur les murs, des graffiti frais luisent encore, humides de chaux ; l'air sent le vin renversé et la poussière chaude que le soir n'a pas rafraîchie. Devant la Curie close, LA FAMA paraît, drapée d'un manteau semé d'yeux et de langues — et sa voix porte loin sans qu'elle l'élève, comme un murmure qui aurait appris à courir.

LA FAMA. — Écoutez, Romains — mais à quoi bon vous le prescrire ? Nul ne sait clore son oreille quand je parle. Je suis la Fama. Je cours le Forum plus vite que le héraut, plus vite que la vérité, qui, elle, boite. Je ne répète pas ce qui *est* : je répète ce qui *court*. Donnez-moi une colère, j'en fais une émeute avant la nuit ; donnez-moi la question d'un honnête homme, je l'ensevelis sous mille graffitis sans nom, grattés sur les murs des latrines. Aujourd'hui, sous ce toit, les Pères conscrits doivent choisir la voie de la République — car Rome doit plus qu'elle ne récolte, et le sait. Cinq y prétendent maîtres ; parmi eux, un homme neuf, un certain Faber, qui a l'étrange manie de croire qu'un aqueduc qui coule vaut mieux qu'un discours qui coule de source. Regardez-les débattre. Et souvenez-vous : ce sont les voix du Sénat qui décident — mais c'est moi qui décide de ce que ces voix auront entendu.

Elle se retire vers le Forum.



Scène première — L'état de la République



La Curie, au matin. Le jour tombe des hautes fenêtres en lames obliques où tourne la poussière ; il blanchit les toges serrées sur les gradins de marbre et fait luire le bronze des lampes. On y respire la cire tiède, l'encens refroidi des dieux du seuil, et déjà la sueur de trois cents hommes que la chaleur gagne. Du Forum, par la porte entrebâillée, monte la rumeur sourde de la foule — cette mer qu'on n'entend que lorsqu'elle enfle. Sous la paume, le banc de marbre reste froid quand tout le reste chauffe. Et dans un angle, une lampe de bronze file et charbonne, laissant sur la langue de qui s'en approche un arrière-goût d'huile et de suie. LE CONSUL, les Pères, les cinq.

LE CONSUL. — Pères conscrits, la séance est ouverte. L'objet en est unique et lourd : notre dette. Que le premier parle.

PISON FRUGI, *se levant.* — Je parlerai, moi, puisque nul n'ose les chiffres. Notre dette publique dépasse d'un cinquième tout ce que Rome moissonne, taxe et pille en une année entière. Chaque année, nous dépensons un vingtième de plus que nous ne levons. Et — écoutez bien — les seuls *intérêts* dus aux *argentarii* engloutissent désormais plus d'airain que nos légions n'en coûtent. Le premier poste de la République n'est plus la défense de Rome : c'est le loyer de sa dette. Il faut donc couper. Couper l'annone, couper les jeux, couper les aqueducs, couper les soldes. Rome doit vivre comme Sparte : de rien, et fière de rien.

FABER, *sans se lever d'abord, puis se levant.* — Comme Sparte. Bien. Rappelle-nous, censeur, ce que Sparte a bâti avec sa fière frugalité. Pas un temple qu'on visite, pas une route qu'on emprunte, pas un vers qu'on récite. Elle a serré ses hilotes jusqu'à ce qu'ils la haïssent, méprisé tout métier qui n'était pas la guerre — et le jour où il fallut produire autre chose que des soldats, elle n'a rien su faire, et elle est tombée. (*Un temps.*)

Tu confonds la vertu avec la disette, Pison. On ne redresse pas une maison en affamant ceux qui la bâtissent. Et remarque ceci, que tu passes toujours sous silence : dans ta liste de coupes, jamais les intérêts. Tu tailles dans le muscle, jamais dans le loyer. Tu affames le laboureur pour rassurer le prêteur.

PISON FRUGI. — C'est de la rigueur !

FABER. — C'est de la rigueur *pour les autres*. La vraie rigueur commencerait par demander aux *argentarii* pourquoi le loyer de notre dette est devenu le premier maître de Rome.

Murmure sur les bancs.



Scène deuxième — Le bilan du consulaire



LE CONSUL. — Scaurus, tu as été deux fois consul. Le Sénat t'écoute.

SCAURUS, *ample, rassurant*. — Pères conscrits, laissons les cris. J'ai gouverné. J'ai tenu la barque dans la tempête. J'ai, en même temps, soutenu le prêteur et le peuple, la légion et le laboureur. Gouverner, c'est cela : tenir les deux bouts.

FABER. — Tu as tenu les deux bouts, Scaurus, je te l'accorde — et pendant que tu les tenais, la corde du milieu a filé. Dis-nous : quand tu es entré au consulat, que devait Rome ? Et quand tu en es sorti ? (*Silence de Scaurus.*) Je vais le dire à ta place, puisque le chiffre te fuit : sous ta garde, la dette a passé d'un tiers à un cinquième de plus que la récolte entière. Vingt années de bonne gestion — vingt années de glissement. Ce n'est pas gouverner, Scaurus : c'est glisser avec dignité, en assurant qu'on maîtrise la pente.

SCAURUS. — Les circonstances...

FABER. — Les circonstances, toujours. La peste, les Cimbres, la mauvaise moisson. Mais un homme qui n'invoque que les circonstances avoue qu'il n'a jamais tenu que le gouvernail d'une barque déjà emportée. (*Aux Pères.*) Voilà pourquoi je me méfie de ceux qui demandent qu'on reconduise ce qui nous a menés ici. Refaire ce qui a échoué, en promettant plus de fermeté cette fois, ce n'est pas une politique. C'est une habitude. Et l'habitude, Pères conscrits, est la seule chose au monde qui coûte plus cher à mesure qu'elle produit moins.

Scaurus se rassoit, plus lourd qu'il ne s'est levé.



Scène troisième — La garde et le registre



SÉJANUS, *tranchant.* — Assez de comptes. Le vrai mal est ailleurs : la fraude. Le peuple triche, l'artisan resquille, le marchand vole. Il me faut des registres, des recensements, des délateurs, une tessère de bonne foi que chacun devra montrer au coin de chaque rue. Regardez l'Égypte : tout y est compté, scellé, fiché, du grain jusqu'au dernier âne. Voilà l'ordre.

FABER. — L'Égypte, oui. Comptée jusqu'au dernier âne — et affamée sous ses greniers pleins, parce que le grain n'appartenait plus au paysan mais au scribe. Tu me vantes le pays où l'on ne fait plus rien pousser sans trois sceaux, et où celui qui possède les trois sceaux n'est pas le laboureur, mais le fonctionnaire. (*Il tire de sa toge une tablette de cire.*) Tiens, ta tessère, ta belle tessère de bonne foi. Nous l'avons déjà. Pour toucher l'aide aux ateliers, on l'exige. Résultat : sur toutes les corporations d'artisans de Rome, à peine une sur dix la possède — les autres, honnêtes, ont renoncé, écoeurés par les files et les cires. Et sur trois cent soixante ateliers que tes contrôleurs ont visités, deux cent cinq étaient en fraude. *Deux cent cinq !* Le sceau au mur n'a rien garanti, sinon que le fripon, lui, avait payé son

sceau.

SÉJANUS. — Alors il faut plus de contrôleurs !

FABER. — Le contrôle du contrôle. Le sceau du sceau. Le serpent qui se mord la queue, et c'est le contribuable qui paie la morsure. (*Aux Pères, gravement.*) Prends garde, Séjanus. On a vu naguère, sous un dictateur, ce que devient Rome quand chacun peut dénoncer chacun sans nom et sans preuve : des listes de proscription clouées aux Rostres, et des fortunes changeant de main au gré des rancunes. Tu présumes quarante mille honnêtes gens coupables pour prendre trois filous ; et les trois filous passent le poste, leur tessère en règle, pendant que l'honnête, lui, est resté à faire la queue.



Scène quatrième — L'or et le blé



SCAURUS, *retrouvant de l'aplomb.* — Soit. Mais où trouver l'airain ? Je propose un grand emprunt, souscrit par les cités, garanti — écoutez la beauté — *gagé sur l'or*. Ainsi la signature de Rome est éternelle, et le prêteur rassuré.

FABER. — Gagé sur l'or. Comme jadis. Un consul, avant nous, emprunta sept talents gagés sur l'or. Sais-tu combien Rome en rendit, quand l'or eut monté ? *Quatre-vingt-dix*. Sept empruntés, quatre-vingt-dix rendus. Ton or, Scaurus, n'est pas une garantie : c'est une bombe à retardement qu'on enveloppe d'un joli ruban. On n'emprunte pas gagé sur ce qui peut monter sans nous.

CLODIUS, *bondissant, au peuple massé aux portes.* — Et pendant que ces messieurs pèsent l'or, le peuple a faim ! Moi je dis : le blé gratuit pour tous, et — écoutez, Romains ! — l'abolition des dettes ! *Tabulae novae* ! Des

tablettes neuves, des comptes effacés ! Athènes l'a fait, la grande Athènes ! Solon abolit les dettes et l'on grava son nom dans le marbre !

FABER. — Athènes l'a fait, Clodius. Une fois. Et sais-tu pourquoi cela réussit une fois ? Parce que Solon n'effaça pas seulement les dettes : il refit les lois, les poids, les mesures, il rendit à l'homme sa terre *et* le devoir de la faire produire. La *seisachtheia* fut un commencement, pas une aumône. Toi, tu veux l'aumône sans le commencement. Et l'aumône répétée, Clodius — le blé gratuit, chaque mois, sans rien en retour — sais-tu ce qu'elle a fait de la plèbe de Rome ? Non plus un peuple : une clientèle. Un peuple qui vote pour qui le nourrit et non pour qui le relève. Tu ne rends pas sa dignité au pauvre en le nourrissant comme un oiseau en cage : tu la lui prends.

CLODIUS. — Tu parles comme un riche !

FABER. — Je parle comme un homme qui a bâti des greniers, et qui sait qu'un grenier plein qu'on n'a pas rempli soi-même se vide toujours plus vite qu'on ne croit. Sur ta colère, Clodius, tu as raison : le peuple souffre, on le méprise, on l'humilie. Mais la colère ne moissonne pas. Elle ne taille pas la pierre. Elle ne forme pas l'apprenti. Tu vends au peuple sa rage au détail ; moi, je lui propose de la lui rendre en ouvrage.

CLODIUS. — Et Carthage, alors ? Carthage était riche !

FABER. — Carthage était riche, oui — de comptoirs, de prêts, de mercenaires. Elle achetait ses soldats et vendait son blé. Elle avait tout, sauf des citoyens qui tinssent à elle. Et le jour venu, ses banques ne l'ont pas défendue : elle est tombée, et nous avons salé sa terre. Voilà où mène une République qui préfère le négoce des dettes au travail des mains : riche jusqu'au matin où quelqu'un frappe à la porte.

Long murmure.



◆

Scène cinquième — Le partage, ou à qui profite la dette

◆ ◆ ◆

LE CONSUL. — Crassus, le plus opulent d'entre nous, demande la parole.

CRASSUS, *onctueux*. — Pères conscrits, on se lamente sur la dette comme sur un malheur tombé du ciel. Mais l'airain ne se perd pas : il change de mains. Ce que l'État emprunte, quelqu'un le prête ; ce qu'il paie en intérêts, quelqu'un le touche. Rome n'est pas plus pauvre : elle est mieux répartie. Que les industriels prospèrent et que les paresseux se lamentent — c'est l'ordre du monde.

FABER. — « Mieux répartie. » Voilà le mot que j'attendais, Crassus, et je te remercie de l'avoir dit tout haut. Oui : l'intérêt de la dette ne se perd pas. Demandons donc, une bonne fois, *où il va*. Il va de ceux qui paient l'impôt — les nombreux — à ceux qui tiennent les créances — les rares. La dette est une pompe, Pères conscrits : elle aspire l'airain du laboureur et le déverse dans le coffre du prêteur. Ce loyer qui coûte à Rome plus que ses légions, ce n'est pas le ciel qui l'empêche : c'est Crassus. (*Mouvement sur les bancs.*) Et pendant que la pompe tourne, regardez les champs. Le petit domaine du soldat-laboureur, avalé par le grand ; la terre travaillée non plus par l'homme libre, mais par l'esclave enchaîné ; et l'homme libre, dépouillé, chassé vers Rome pour y grossir la foule oisive que Clodius nourrira de blé gratuit. Les Gracques ont voulu rendre la terre à ceux qui la font : on les a tués pour cela. Voilà ton ordre du monde, Crassus — le riche s'enrichit d'un malheur qu'il nomme mérite, et le pauvre s'appauvrit d'une faute qu'on appelle paresse.

CRASSUS. — Jalousie de manant.

FABER. — Non. Comptabilité. Tu parles toujours de la dépense de l'État ; jamais de l'enrichissement des créanciers. On nous somme de couper

l'annonce du pauvre ; jamais l'intérêt du riche. Je dis, moi, qu'un budget qui n'ose regarder qu'une colonne du grand livre est un budget qui ment.



Scène sixième — Le bouc émissaire



PISON FRUGI. — Soit. Mais la cause première demeure : si Rome produit peu, c'est que l'artisan fainéante et que l'esclave traîne. Qu'on les fasse suer davantage, et la République se relève.

CRASSUS. — Bien parlé. Le mal, c'est la paresse d'en bas.

FABER, *riant sans gaieté*. — La paresse d'en bas. Rome a été bâtie par ces mains que vous insultez : le maçon qui a monté ces murs, le forgeron qui a battu vos glaives, l'esclave qui a creusé vos égouts. Et voici qu'au premier malheur, ce sont elles, les coupables. (*À Pison.*) L'artisan qui « ne travaille pas assez », censeur — c'est celui que tu as enseveli sous les tessères, les files et les cires ! Tu lui as pris ses journées à remplir tes tablettes, et tu l'accuses de chômer. (*À Crassus.*) Et l'esclave que tu reproches de traîner — que travaille-t-il, au juste ? Le sien ? Non : le tien. On ne besogne de cœur que pour ce qui est à soi. Reprocher à l'esclave son peu d'ardeur, c'est reprocher au bœuf de ne pas chérir le joug. (*Aux Pères.*) Le bouc émissaire, Pères conscrits, est la plus vieille ruse du monde : quand le coffre du riche est en cause, on montre du doigt la main du pauvre. Il est toujours plus doux d'accuser la main qui peine que le coffre qui dort.





Scène septième — Le blé d'ailleurs



CRASSUS. — Et puis, pourquoi s'épuiser à produire ici ce qu'on achète ailleurs pour trois oboles ? Le blé d'Égypte, l'huile d'Afrique, la pourpre de Tyr : Rome n'a qu'à acheter. Le négoce vaut mieux que la sueur.

FABER. — Voilà : « acheter plutôt que faire. » Et sais-tu ce que ton blé à trois oboles a produit, Crassus ? La ruine du laboureur d'Italie, qui ne peut vendre le sien à ce prix, et qui laisse son champ en friche pour s'en aller mendier à Rome. Ton blé bon marché nous coûte deux fois : une fois au port quand on l'achète, une fois au Forum quand il faut nourrir gratis celui que ce port a ruiné. *(Il élève la voix.)* Une République qui importe son pain oublie comment le faire pousser. Et le jour où la mer se ferme, ou le jour où l'Égypte a faim la première, cette République découvre qu'elle a des comptoirs pleins et des greniers vides. *(Aux Pères.)* Regardez encore : notre or file vers l'Orient pour la soie et les parfums, tandis que la forge d'ici s'éteint faute de commandes. Nous exportons notre airain et nous importons notre dépendance. Je ne demande pas de fermer Rome au monde — je demande de garder ici des mains occupées ; car un peuple qui ne fait plus rien de ses mains finit par ne plus rien tenir du tout. Carthage aussi trouvait qu'acheter valait mieux que faire. Nous avons salé ses champs.



Scène huitième — Battre monnaie, geler la dette : les deux mirages



LE CONSUL. — La séance s'échauffe. Deux voix veulent encore un remède prompt. Scaurus.

SCAURUS. — Un remède, oui — et sans douleur ! Pourquoi emprunter, pourquoi couper, quand l'atelier monétaire est à nous ? Frappons le denier qu'il faut ! Mettons un rien de moins d'argent dans chaque pièce ; nul n'y verra que du feu, et la dette fond au soleil comme neige de printemps.

FABER. — Sans douleur, dis-tu. Scaurus, il n'est pas de remède plus douloureux, ni de voleur plus discret. Avilir le denier, ce n'est pas effacer la dette : c'est la déplacer — du créancier vers l'épargnant, du prêteur riche vers le salaire du pauvre. C'est l'impôt que nul n'a voté, et le plus cruel, car il frappe d'abord la solde du vétéran, le pécule de la veuve, la journée du manoeuvre, qui chaque mois achète un peu moins de pain avec la même pièce. Et la confiance dans la monnaie, une fois rompue, ne se raccommode pas : le marchand cache son bon argent, l'étranger refuse ta pièce rognée, et le denier de Rome, qui faisait loi de la Bretagne à l'Euphrate, ne vaut soudain plus que le métal qu'on a bien voulu y laisser. Tu crois payer tes dettes : tu ne fais que trahir ceux qui t'ont cru. On ne recoud pas une bourse trouée en faussant les pièces qui tombent au travers.

CLODIUS. — Alors, plus simple encore : cessons de payer ! Gelons les remboursements ! Que les argentaires attendent — ou qu'ils sifflent ! Pourquoi Rome se saignerait-elle pour engraisser Crassus ?

FABER. — Doucement, tribun. Qui tient les créances de Rome ? Crassus, oui — mais pas lui seul. Le vétéran qui a prêté sa prime, la veuve qui a placé son denier, la petite cité qui a cru la parole de Rome. Gèle la dette, et ce n'est pas le riche créancier que tu frappes d'abord — lui a des agents, des gages, d'autres débiteurs ; c'est le petit porteur, qui n'avait que la parole de Rome. Et le lendemain du gel, qui prête encore à Rome ? Personne — sinon à taux d'usurier, qui double le fardeau que tu fuyais.

Une République qui gèle sa dette achète un an de répit contre dix ans de lèpre. Et surtout, elle ne guérit rien : au matin du gel, tu dépenses toujours un vingtième de plus que tu ne lèves. Tu as rompu ta parole et gardé ta maladie.

CLODIUS. — Solon, pourtant, abolit bien les dettes !

FABER. — Solon libéra des hommes de leurs chaînes *et* refit les lois, les poids, les mesures : ce fut une réforme, non une banqueroute. Toi, tu veux la banqueroute sans la réforme — prendre la porte de secours et sauter la guérison. (*Aux Pères.*) Battre monnaie, geler la dette : voilà les deux mirages, Pères conscrits. Deux façons de faire disparaître ce qu'on doit sans rien produire. Mais l'airain ne se crée pas d'un coup de coin, et la dette ne s'efface pas d'un coup de dédain. Il n'est qu'une seule monnaie qui ne trompe personne : l'ouvrage. On ne recoud pas une bourse trouée en faussant les pièces, ni en refusant de payer le boulanger. On la recoud en produisant.

Long murmure. LE CONSUL lève la main.

LE CONSUL. — Faber, le Sénat a entendu tes réfutations. Il veut maintenant entendre ta voie. Parle — la clepsydre est pleine, pour une fois, à ras bord.



La grande plaidoirie de Faber



FABER s'avance. Au passage, sans un mot, il approche une mèche de la lampe qui charbonne, la mouche, la remonte : la flamme se redresse, claire, et un fil de fumée âcre se dissipe. Nul n'y prend garde. Peu à peu la Curie se tait ; on n'entend plus que le crépitement de l'huile et, très loin, la houle du Forum. La chaleur pèse ; une goutte de sueur descend le long d'une tempe patricienne. Il parle, non aux cinq, mais aux Pères et, par-delà les portes, au

peuple.

FABER. — Pères conscrits. On répète partout que Rome est une République qui doute. C'est faux. Rome est une République qui *soupçonne*. Elle soupçonne l'artisan de frauder — elle le fait sceller. Elle soupçonne le pauvre de tricher — elle le fait ficher. Elle soupçonne le citoyen de mentir — elle le fait surveiller. À force de traiter quarante mille honnêtes gens comme quarante mille suspects, nous avons bâti un État qui coûte des légions à ne rien produire, sinon de la méfiance. Or la méfiance, Pères conscrits, est la seule dépense qui grève un budget sans jamais bâtir un mur.

Je propose l'inverse. La confiance d'abord ; le contrôle ensuite, s'il le faut ; et le châtiment — lourd, public, exemplaire — pour qui trahit. On ne fouille pas toute la légion parce que trois soldats ont volé : on châtie les trois, et durement. Ce qui vaut pour le camp doit valoir pour la cité.

Et j'en viens à trois mesures, que je vous demande de peser.

La première : je trie. Non au hasard, comme le censeur qui coupe tout sauf le loyer — mais au mérite. Chaque office, chaque sceau, chaque registre passera devant une seule question, et vérifiable : *as-tu empêché la fraude que tu prétendais empêcher ?* Le bureau qui, comme notre tessère, coûte des talents, chasse l'honnête et laisse passer le fripon — supprimé. Non pour rendre l'airain au marché, mais pour le verser là où il produit : à l'atelier, au chantier, à l'école du métier. On ne garde pas un outil qui ne coupe plus au prétexte qu'il fut cher.

La deuxième : je forme. Ce qui protège l'acheteur, ce n'est pas le sceau sur l'échoppe : c'est le savoir de la main. Je porterai donc l'effort du *contrôle des ateliers* à la *formation des hommes*. La compétence prouvée par l'ouvrage — l'ouvrage achevé, non la tablette remplie. La meilleure garde contre le charlatan n'est pas de sceller l'honnête : c'est de si bien former qu'être incapable devienne rare, et de si durement punir qu'être malhonnête devienne ruineux. Rome n'a jamais manqué de bras ; elle a

manqué de maîtres pour les instruire.

La troisième : j'emprunte — mais je bâtis. Non l'emprunt gagé sur l'or, qui rend quatre-vingt-dix pour sept ; non l'emprunt qui paie l'annone d'un mois et laisse la dette d'un siècle. Un emprunt de production : à taux fixe, tenu, sans clause qui nous échappe. Pas une obole pour la consommation, pas une obole pour le train de l'État. Tout pour l'aqueduc, le port, la forge, l'apprenti, l'ouvrage qui fait travailler des mains de Rome. Et ouvert à l'épargne des citoyens eux-mêmes, afin qu'ils soient les actionnaires de ce qu'ils produisent, non les rentiers de ce qu'ils doivent. Car un emprunt qui bâtit se rembourse par ce qu'il a bâti ; l'emprunt qui ne fait que se surveiller ne rembourse jamais que sa surveillance.

Et qu'on ne me dise plus que le mal vient de la paresse des mains. Le mal vient de ce que nous avons cessé de leur donner de l'ouvrage, et pris l'habitude d'acheter au-dehors ce que nous savions faire au-dedans. Mon emprunt de production n'a pas d'autre objet : remettre des mains de Rome à l'ouvrage de Rome. Et mon tri des offices vise le rentier, non le laboureur — car il est grand temps qu'on regarde enfin l'autre colonne du grand livre : celle où dort l'airain du prêteur, et non plus seulement celle où peine le contribuable. On m'accusera de dresser les pauvres contre les riches. Non. Je refuse seulement qu'on dresse plus longtemps les riches contre les comptes.

Reste un mot, Pères conscrits, sur cette Fama qui gronde à nos portes, et sur la garde que Séjanus voudrait dresser contre elle. Je ne veux ni de la meute qui condamne sans nom, ni du registre qui fiche tout le monde au cas où. Un seul chemin : *libres et responsables*. Que chacun parle, même vif, même en colère ; mais que celui qui accuse réponde de son accusation. La calomnie n'est pas une opinion : c'est un acte, et un acte a un auteur qu'on retrouve quand il a nui — non mille innocents qu'on surveille d'avance. La présomption d'innocence, Pères conscrits, ne s'arrête pas aux portes du Forum.

(Il marque un temps, et sa voix tombe, presque douce.)

On m'a offert, tout à l'heure, deux mirages : battre monnaie, geler la dette. Je les ai refusés, et vous savez pourquoi : l'un vole l'épargnant, l'autre trahit le prêteur, et aucun des deux ne dresse le moindre mur. Il n'est pas de raccourci pour qui doit : il n'y a que l'ouvrage.

Il y a deux façons de mener un peuple : le tenir, ou l'affranchir. Le tenir coûte des légions, produit peu, et finit toujours par vous échapper — demandez à Sparte, demandez à l'Égypte, demandez à Carthage. L'affranchir, c'est parier que l'homme, laissé à son métier et tenu à sa responsabilité, fait mieux que l'homme surveillé. Je porte le nom de mon métier : *faber*, celui qui fait. Ne me croyez pas sur parole, Pères conscrits. Jugez-moi sur l'ouvrage — moi, et tous les autres. Car les discours, on les grave et on les oublie ; mais un aqueduc, ou il porte l'eau, ou il ne la porte pas. Il n'y a pas de troisième colonne.

Il se tait. Pour la première fois de la séance, la clepsydre semble couler plus lentement. Ou c'est la lampe, qu'il a remontée, qui fait paraître l'heure plus longue.



Scène neuvième — L'emprunt du peuple et le juste salaire



LE CONSUL. — Avant le vote, le Sénat veut du solide. Qu'on le presse : qu'il descende des principes aux détails.

CRASSUS. — Volontiers. Ton bel « emprunt de production », Faber : qui le prête, cet or ? Nous. Les argentaires. Tu nous chasses par la porte, tu nous rappelles par la fenêtre. On ne bâtit pas sans prêteur.

FABER. — C'est là, précisément, que je te chasse pour de bon — et des deux mains. Écoute, car ceci est le cœur de tout. Mon emprunt ne se souscrit pas auprès de toi : il se souscrit auprès des citoyens eux-mêmes — le vétéran, la veuve, l'artisan, la petite cité — chacun pour sa part, si mince soit-elle. Voilà déjà le profiteur écarté du prêt.

CRASSUS. — Soit. Mais tu paieras un intérêt. Et l'intérêt, il faudra le lever sur le peuple, comme toujours.

FABER. — Non. Et c'est le tour que tu n'as pas prévu. Mon emprunt n'est pas rémunéré par l'impôt du pauvre : il est payé *par la production même qu'il finance*. L'aqueduc qu'il bâtit lève un péage modeste sur l'eau qu'il porte ; le port qu'il creuse prend un droit sur les navires qu'il abrite ; la forge qu'il outille rend une part de ce qu'elle produit. Celui qui a prêté est payé, non par la sueur d'un contribuable qui n'a rien reçu, mais par le rendement de ce que son airain a fait naître. L'épargnant devient l'associé de l'ouvrage : non son rentier, mais son actionnaire. L'airain part du citoyen, passe par l'ouvrage réel, et revient au citoyen. La pompe qui allait du pauvre au riche, je la remplace par une roue qui va du citoyen à l'ouvrage, et de l'ouvrage au citoyen. Et dans ce cercle, Crassus, il n'y a plus de place pour qui ne produit rien et prélève tout.

CRASSUS. — Et si l'ouvrage rend mal ? Si l'aqueduc fuit ?

FABER. — Alors le prêteur touche moins. Voilà la différence, et elle est sacrée : qui prête à la production en partage le sort. Toi, tu voulais l'intérêt garanti quoi qu'il arrive — le gain sans le risque, le fauteuil sans la rame. Fini. Qui veut le fruit prend sa part de l'arbre, sécheresse comprise. C'est cela, prêter sans profiteur : remettre le risque là où est le gain.

PISON FRUGI. — Fort bien. Mais tu parles d'ouvrage, d'ouvrage — et tes ouvriers, tu les paieras comment ? Mieux, sans doute ? Voilà la ruine : le salaire est un coût, et le coût, on le rogne.

FABER. — Le salaire, un coût. Pison, tu tiens le grand livre à l'envers depuis quarante ans. Un manoeuvre payé assez pour acheter le pain qu'il

aide à faire pousser, sais-tu ce qu'il fait de sa paie ? Il la rapporte au Forum. Il achète la sandale du cordonnier, la tuile du couvreur, l'écuelle du potier. Son salaire n'est pas un trou : c'est une semence. Le juste salaire, c'est la demande qui revient. Tu rognes la paie pour « économiser », puis tu t'étonnes que l'échoppe soit vide et que le pauvre tende la main — mais c'est toi qui as vidé sa bourse avant de mépriser sa faim.

PISON FRUGI. — Et l'aerarium, qui le remplira ?

FABER. — Un peuple qui produit et qui gagne. On ne remplit pas un Trésor en pressurant des gueux : on le remplit en faisant des producteurs. Rome fut grande quand elle était une nation de petits propriétaires qui labouraient et se battaient pour un bien qui était le leur ; elle a faibli le jour où elle a fait du laboureur un mendiant nourri de blé gratuit, et de l'ouvrier un suspect à fichier.

CLODIUS. — La protection ! Tu vas me voler mon mot.

FABER. — Non, Clodius : je te le rends propre. Ta protection à toi, c'est le blé gratuit, qui fait du citoyen un client. Celle de Séjanus, c'est le registre, qui fait du citoyen un suspect. La mienne est autre : que la main qui bâtit Rome ne soit livrée ni au fouet du latifundium ni à l'humiliation de la file ; qu'un homme de métier soit sûr de son lendemain, payé à hauteur de son ouvrage, et libre de se relever s'il tombe. Protéger le travailleur, ce n'est pas l'entretenir oisif : c'est faire qu'il ne travaille jamais à perte ni à genoux. Un homme qu'on paie bien et qu'on protège n'a plus besoin qu'on le surveille : il a quelque chose à défendre, et il le défend mieux que dix de tes délateurs, Séjanus.

(Aux Pères, pour conclure.) Voilà mes deux piliers, et ils se soutiennent l'un l'autre : un emprunt qui paie le citoyen sur ce qu'il a bâti, sans le profiteur au milieu ; et un travail assez payé, assez protégé, pour que la richesse cesse de monter toujours vers les mêmes coffres. Coupez le rentier du circuit, rendez au producteur sa part — et la pente s'inversera d'elle-même. Car le pauvre cesse de s'appauvrir non le jour où on lui fait l'aumône, mais le

jour où l'on cesse de le tondre.



Scène dixième — Le négoce des esclaves et les démons de l'insécurité



La vision de l'homme neuf a cessé d'être plaisante : elle menace. Sur les hauts bancs, les puissants se sont rapprochés ; on se parle à l'oreille, une main sur l'épaule, une autre sur la bourse. L'air s'est épaissi — chaleur, sueur, et cette odeur de fauve qu'une assemblée prend lorsqu'elle sent le danger. Dehors, la foule a grossi : sa rumeur bat contre les portes comme un ressac. Ce n'est plus un débat qui reprend, c'est une meute qui se resserre.

SÉJANUS. — Voilà de beaux discours sur le salaire. Mais Rome n'est plus sûre ! Les rues grouillent d'esclaves étrangers et d'hommes déracinés ; on égorge au coin des ruelles, on ne dort plus la porte ouverte. Il me faut des gardes, encore des gardes !

CLODIUS. — Pour une fois, il dit vrai ! Ces esclaves qu'on fait venir par bateaux entiers prennent le pain et la place de l'homme libre ! Dehors, les étrangers !

FABER. — Halte-là, tous les deux. Vous montrez du doigt l'esclave et l'étranger ; regardons plutôt la main qui les a fait venir. Qui remplit Rome d'esclaves à bas prix, par cargaisons ? Qui achète la main-d'œuvre au rabais pour ses latifundia et ses ateliers ? (*Il se tourne vers Crassus.*) Lui. Et à quelle fin, Crassus ? Payer le travail trois fois moins. L'homme libre, le petit artisan, le laboureur d'Italie ne peut lutter contre une main qu'on n'a pas à payer : son salaire s'effondre, sa terre se vend, et le voilà jeté sur le pavé de Rome, sans ouvrage et sans pain. Ton flot d'esclaves à vil prix ne remplit pas seulement tes domaines : il vide les bourses de tous ceux qui vivaient de leurs bras.

CLODIUS. — Raison de plus pour les chasser !

FABER. — Non, Clodius. Car voici le tour, et il est diabolique. Cet homme libre qu'on a ruiné, désœuvré, aigri — il a peur, et il fait peur. Les voilà, tes « démons de l'insécurité », Séjanus : ils ne sont pas nés du hasard, ils sont nés de la ruine. Et vois à qui la peur profite. Le peuple, effrayé, ne regarde plus que l'esclave et l'étranger ; il réclame tes gardes, il boit les cris de Clodius. Et pendant qu'il a les yeux fixés sur le pauvre qu'on a fait venir, personne — personne ! — ne les lève sur le riche qui l'a fait venir. La peur est un rideau, Pères conscrits : on l'agite bien haut sur le devant de la scène, et derrière, dans l'ombre, on compte tranquillement l'or gagné à la ruine des autres.

(Montant.) Voilà le plus beau du marché : qui importe l'esclave à vil prix empoche deux fois. Une première, sur le travail qu'il ne paie pas. Une seconde, sur la peur qu'il a semée — car c'est lui encore qu'on suppliera de nous protéger, lui qui paiera tes gardes, Séjanus, et qui, sous couleur de sécurité, tiendra la ville d'une poigne plus serrée. On ruine le peuple, on l'effraie de sa propre ruine, et on lui vend la garde contre la peur qu'on lui a faite. Le négoce est parfait.

SÉJANUS. — Et ta sécurité à toi, alors ?

FABER. — La seule qui tienne : un peuple d'hommes libres, payés à hauteur de leur ouvrage, ayant une terre, un métier, un lendemain — quelque chose à perdre, donc quelque chose à défendre. Un homme qui possède ne brûle pas la cité : il la garde. Tu veux la sûreté, Séjanus ? Cesse d'importer la misère au rabais, paie l'homme libre — et tes démons de l'insécurité mourront de faim, faute de la détresse dont ils se nourrissent. On n'apaise pas une ville en la fichant : on l'apaise en cessant de l'appauvrir.





Scène onzième — Le chant des sirènes



LE CONSUL. — Tu parles de confiance, Faber. Mais la prudence n'est-elle pas de se méfier ? On ne remet pas la République au premier artisan venu.

SCAURUS. — Bien dit, Consul. Se méfier de l'amateur, c'est sagesse. Voilà pourquoi nous encadrons, nous contrôlons, nous surveillons : par prudence.

CRASSUS, *doucereux.* — Et pourquoi s'entêter à produire ici ce que le monde nous vend pour moins ? Laisse le négoce à ceux qui s'y entendent — à nous — et garde le petit producteur à sa juste place. Rome vivra à bon compte.

FABER, *les regardant l'un après l'autre.* — Voilà les deux voix enfin réunies ; je les remercie, car ensemble elles disent tout. (*À Scaurus.*) Ta prudence, Scaurus. Tu n'as jamais douté de nous par prudence : tu as douté de nous parce que tu ne savais pas faire. Un consul qui saurait bâtir ferait confiance à ceux qui bâtissent ; c'est le consul qui ne sait rien faire qui surveille ceux qui savent tout faire. Ta défiance envers le sachant n'est pas une vertu : c'est ton incompetence, retournée en soupçon. Tu as changé ton ignorance en méfiance, et tu l'as parée du beau nom de prudence.

(*À Crassus.*) Et pour couvrir cette impuissance, tu as prêté l'oreille à celui-ci, qui te chantait la douce chanson : « Ne bâtis rien, achète au-dehors, c'est moins cher — et garde le producteur d'ici faible et dépendant. » Car voilà leur secret, Pères conscrits, et il est simple : un peuple qui produit n'a plus besoin d'importer ; et un peuple qui n'importe plus n'enrichit plus Crassus. Il leur faut donc le producteur local à genoux — non par malchance, mais par intérêt. On affaiblit la forge d'ici pour vendre le fer d'ailleurs. On surveille le laboureur d'Italie

pour mieux acheter le blé d'Égypte. Le soupçon dont on nous accable n'est pas une erreur de gouvernement : c'est un service rendu aux importateurs.

(*Aux Pères, montant.*) Vous avez appelé cela défiance envers l'amateur, rigueur du gestionnaire, prudence. Le vrai nom est plus court : c'est l'incompétence du prince, vendue au comptoir du puissant. Et l'on ose dire que c'est le sachant qui n'est pas digne de confiance ! Non, Pères conscrits. Ce n'est pas la main qui sait faire qui a trahi Rome : c'est celui qui, ne sachant rien faire, a livré la confiance de Rome au plus offrant — et a maquillé sa reddition en méfiance envers ceux qui, eux, savaient encore.



Envoi — Faire confiance à l'homme



LE CONSUL. — Un dernier mot, Faber, et le Sénat votera.

FABER, *simplement, sans emphase.* — Un seul, Consul — et c'est celui d'où tout le reste découle. Nous avons débattu tout le jour d'airain et de grain, d'or et de registres, de dettes et de salaires. Mais sous chacune de ces querelles dormait une seule et même question, toujours la même : faisons-nous confiance à l'homme, oui ou non ?

Car voyez : l'artisan connaît son métier mieux que le scribe qui le certifie ; le citoyen juge de sa vie mieux que le registre qui le fiche ; le laboureur sait sa terre mieux que le préteur qui la surveille. Chaque fois que nous avons préféré le sceau à la main, le contrôle à la parole, le soupçon à l'estime, nous avons payé plus cher pour obtenir moins. L'homme qu'on surveille en fait le moins qu'il peut ; l'homme à qui l'on se fie donne sa mesure. La confiance n'est pas une faiblesse, Pères conscrits : c'est le seul sol où la compétence lève et produit. La défiance, elle, ne récolte jamais que ce

qu'elle a semé — de la défiance.

Faire confiance, ce n'est pas fermer les yeux : c'est présumer l'homme capable et honnête, le tenir pour responsable, et châtier durement celui-là seul qui trahit — au lieu de traiter les quarante mille d'avance comme le seul coupable. C'est rendre à l'homme sa puissance d'agir, que mille tutelles lui avaient confisquée.

Il ne nous reste donc, Pères conscrits, qu'à faire confiance à l'homme et à ses compétences. Tout le reste — l'emprunt, le salaire, la loi, la garde même — n'est que la charpente de cette seule confiance. Ôtez-la, et l'édifice entier s'écroule, si savantes qu'en soient les poutres. Posez-la, et le plus modeste des ouvrages tiendra. Car un peuple ne se relève pas parce qu'on le surveille mieux : il se relève parce qu'on lui refait confiance — et qu'il se montre digne de l'avoir reçue.



Le sénatus-consulte



LE CONSUL. — Le Sénat va voter. *Qui hoc censet, in hanc partem ; qui alia, in illam.* Passez, Pères conscrits.

Les sénateurs commencent à se lever pour se ranger. Aux portes, LA FAMA élève la voix.

LA FAMA. — Votez, Pères conscrits, votez à votre aise. Mais avant que vos pieds ne vous portent, écoutez ce qui court déjà dans Rome. On dit — je ne fais que répéter — que ce Faber aurait jadis fraudé le cens. On dit qu'un homme sans aïeux cache toujours quelque chose. On l'a écrit cette nuit sur le mur des Rostres, en lettres hautes comme un homme : *FABER MENTITUR*. Nul ne l'a signé. Mais c'est beaucoup lu. (*Doucement.*) Le Sénat croit choisir. Moi, je choisis ce que le Sénat aura cru en choisissant.

SÉJANUS, *trionphant*. — Vous voyez ! Voilà pourquoi il faut ficher tout Rome !

FABER, *sans colère, montrant le mur, puis la lampe*. — Une phrase sans nom vient de me juger en le temps d'un souffle. On peut truquer un mur, Séjanus. On peut acheter une Fama. On ne peut pas truquer une lampe qui éclaire, ni un aqueduc qui porte l'eau, ni un apprenti qu'on a formé. Voilà pourquoi je vous l'ai dit : ne me jugez pas sur ce qu'on grave. Jugez-moi sur ce qui tient.

Un instant, la Curie retient son souffle ; on n'entend plus que le froissement des toges et le raclement des sandales sur le marbre. La Fama a jeté son mot, et il a pris : la plupart des vieux glissent vers Scaurus et Crassus, où la peur les porte. — Mais voici ce que nul n'avait prévu. Les plus jeunes, et quelques-uns venus pour rire, traversent lentement la travée vers l'homme neuf. Ils ne font pas le nombre. Ils sont pourtant plus nombreux qu'aucune voix ne s'en compta jamais pour une idée qu'on croyait morte-née. La balance penche du mauvais côté ; mais elle a bougé — et tout Rome, massée aux portes, l'a vu bouger.

LE CONSUL, *comptant, puis d'une voix qu'il baisse malgré lui*. — Le plus grand nombre est à Scaurus. (*Un temps.*) Que le scribe inscrive pourtant ceci : jamais le Sénat n'avait compté tant de voix pour une voie si neuve. Qu'on s'en souvienne à la prochaine séance.

CRASSUS, *à mi-voix, à Séjanus*. — Trop de jeunes. Il faudra les surveiller.

FABER, *déjà tourné vers la porte, sans amertume*. — Surveille-les, Crassus. C'est tout ce que tu sais faire. Moi, pendant ce temps, je vais leur apprendre un métier.



Épilogue — Tiron, le scribe

La séance levée, les Pères s'écoulent dans la fraîcheur du matin. Scaurus s'attarde à recevoir les saluts ; Crassus, déjà, recompte. Faber est parti sans attendre la fin du décompte — on l'entend, dehors, tancer un maçon sur un joint mal fait, puis rire avec lui. Au pied des bancs, le plus jeune des scribes, un apprenti aux doigts tachés d'encre, recopie en hâte, pour lui seul, les paroles de l'homme neuf ; ses lèvres remuent en les redisant. TIRON le voit, et se garde d'en rien dire. Il s'approche de la lampe — qui brûle droit et clair — et, cette fois, ne la souffle pas.

TIRON. — J'ai tout consigné, comme il sied : les chiffres du censeur, le bilan du consulaire, les gardes du prêteur, l'or du prêteur, le blé du tribun, la peur du puissant. Et les réfutations de l'homme neuf. (*Un temps.*) Mais voici ce que ma tablette ne dira pas, et que je vous confie, à vous : de tous ceux qui ont parlé aujourd'hui sous ce toit, un seul, en entrant, a vu que la lampe charbonnait — et l'a remontée. Le Sénat, ce soir, a suivi la Fama, comme presque toujours. (*Il désigne l'apprenti.*) Mais regardez le petit, là, qui recopie. Une parole, une fois dite, est comme une mèche qu'on a remontée : elle montre à la main suivante où porter la flamme. On n'a pas gagné — non. On a seulement montré la mèche. Et une idée qu'on a vue brûler, fût-ce une heure, ne se rendort plus tout à fait. (*Il se tourne vers la porte, où blanchit le premier jour.*) Tenez — il fait déjà clair. La séance aura duré toute la nuit ; et voici l'aube, qui n'a demandé à personne la permission de se lever.

Il laisse la lampe brûler, et sort. Dehors, dans la lumière neuve, la truelle bat toujours la pierre — quelqu'un, déjà, rebâtit un mur. Et l'apprenti, ses tablettes serrées contre la poitrine, presse le pas pour le rejoindre.

FIN

Note — Les proportions réelles, sous l'airain

L'uchronie ne fausse pas les ordres de grandeur ; elle les rhabille. La dette qui « dépasse d'un cinquième la récolte d'une année » = 117,5 % du PIB (Insee, T1 2026). Les intérêts « plus coûteux que les légions », premier poste de l'État devant la défense = ~74 milliards de charge de la dette en 2026. Le « vingtième de plus dépensé que levé » = 5,1 % de déficit (2025). La tessère « une sur dix, 205 sur 360 » = le label RGE (~10 % des ~560 000 artisans ; 205 sanctionnables sur 360 contrôlés). L'emprunt « sept talents empruntés, quatre-vingt-dix rendus » = l'emprunt indexé sur l'or de 1973 (7,5 Md F → plus de 90). Précédents des cités : Athènes (*seisachtheia* de Solon), Sparte (austérité stérile), Égypte (greniers et registres d'État), Carthage (richesse marchande sans vertu civique) — nos « exemples des autres pays », rendus à leur antiquité.

Et les trois joutes ajoutées : la dette « pompe » qui va du contribuable au créancier = le transfert opéré par la charge d'intérêts, l'enrichissement des rentiers pendant qu'on ne débat que de la dépense. Les latifundia qui avalent le petit domaine, les Gracques assassinés = la concentration des terres et du capital, la disparition du petit propriétaire. Le bouc émissaire — « la faute des travailleurs, artisans et esclaves qui ne travaillent pas assez » = le discours sur la paresse et l'assistanat, qui montre la main du pauvre pour cacher le coffre du riche. Le « blé d'ailleurs » à trois oboles qui ruine le laboureur d'Italie et vide les forges = les importations qui minent la production locale, la désindustrialisation et la dépendance ; l'or qui « file vers l'Orient » = le déficit commercial.

Et les deux mirages : battre monnaie pour dissoudre la dette = la monétisation et l'inflation, impôt invisible qui frappe d'abord les salaires et l'épargne, et l'avilissement du denier romain (que les empereurs pousseront jusqu'à la ruine du crédit) ; geler ou répudier les remboursements = le défaut, le moratoire, qui ruine les petits porteurs, ferme l'accès au crédit et laisse intact le déficit qu'il prétendait soigner.

Et les deux piliers approfondis : l'emprunt national rémunéré sur la production qu'il finance, souscrit par les citoyens et non par les rentiers = une obligation citoyenne adossée au rendement réel de l'ouvrage (péage de l'aqueduc, droit du port, part de l'atelier) ; le prêteur devient actionnaire et partage le risque ; le profiteur, qui exigeait l'intérêt garanti sans le risque, est écarté du circuit. Le juste salaire et la

protection = la hausse des rémunérations comme moteur de la demande (le « salaire-semence »), et une protection qui relève le travailleur au lieu de l'assister (Clodius) ou de le surveiller (Séjanus) — de sorte que l'appauvrissement des pauvres se corrige en cessant de les tondre, non en leur faisant l'aumône.

Le ressort caché : le dirigeant incompétent travestit son incompétence en défiance envers le sachant, et cède au chant des puissants qui préfèrent affaiblir les producteurs locaux pour s'enrichir des importations — la capture du politique par les intérêts de l'importation et de la finance, le soupçon envers les experts et les producteurs comme masque de l'impuissance à faire, la désindustrialisation non pas subie mais choisie, parce qu'elle enrichit quelques-uns.

Le négoce des esclaves et l'insécurité : l'importation de main-d'œuvre au rabais (les esclaves par cargaisons) effondre le salaire et déracine le producteur libre ; les « démons de l'insécurité » qu'elle réveille servent de rideau — on braque le peuple sur le pauvre qu'on a fait venir pour qu'il ne voie pas le riche qui l'a fait venir. La peur camoufle l'enrichissement, et la sécurité se revend à ceux-là mêmes qu'on a ruinés. La vraie sûreté n'est pas le fichage, mais l'homme libre bien payé, qui a quelque chose à défendre.

Les magistrats de cette séance sont des masques : toute ressemblance serait le fait du lecteur.



ÉDITIONS LRM

Helherem · Château d'Éoulx, Castellane

« *Rome doit plus qu'elle ne récolte,
et le sait.* »

Et si Rome avait connu, comme nous, la dette publique et les banques ? Dans une Curie où l'*aerarium* emprunte aux *argentarii*, cinq magistrats se disputent le remède — austérité, or spéculatif, blé gratuit, registres, monnaie battue, dette gelée. Et un homme neuf, **Faber**, les retourne un à un.

De l'austérité de Sparte au grain d'Égypte, des Gracques assassinés au négoce des esclaves, la séance déroule tous nos débats sous la toge — et les ramène à une seule question : faire confiance à l'homme et à ses compétences, ou non ?



faber est suae quisque fortunae

ÉDITIONS LRM · HELHEREM

16 €



9 782490 000434